

FEUILLETON

DEUX ENFANTS
D'OUVRIERS

(suite)

IV

Godelive, qui avait aussi sa part dans les brutalités de ses frères et sœurs, était l'unique consolation qui restait à sa mère ; car cette enfant, du moins, la chérissait et versait des larmes d'amour et de pitié sur sa poitrine, lorsque les autres l'avaient injuriée et maltraitée.

Dans la demeure des Damhout, la misère ne se fit pas sentir si vite. Les boutiquiers avaient plus de confiance en eux et leur donnèrent un plus long crédit, parce qu'ils avaient la réputation de gens économes. D'ailleurs, madame Damhout, à qui la couture ne faisait pas défaut, travaillait dès l'aube du jour jusqu'à onze heures du soir sans relâche. Peut-être la vaillante femme avait-elle un petit magot. Son zèle, son désir d'empêcher que son mari eût jamais à se plaindre de l'instruction donnée aux enfants, permettrait de supposer qu'elle avait mis quelque chose de côté pour les nécessités imprévues. Au commencement du mois, rien ne manquait dans son ménage ; elle invitait même souvent la pauvre Godelive, qui avait peut-être faim, à venir souper chez elle. Mais, chaque fois, la jeune fille rougissait en recevant une invitation et refusait en tremblant, comme si la pensée de recevoir une aumône dans cette maison, la frappait de honte et d'effroi.

Les ouvriers affamés continuaient à errer dans les rues de Gand. Habités dès l'enfance à une seule espèce de travail et à un mouvement uniforme et limité, ils étaient incapables de recourir à un autre labeur. L'idée ne leur en vint même pas, et ils se seraient plutôt laissés mourir de faim avec toute leur famille que de chercher une ressource provisoire dans une autre occupation.

La longue durée de l'interruption du travail finit par faire sentir aussi le besoin

chaise et dit que la fièvre froide s'était emparée de lui. Il était très pâle en effet, et, de temps à autre, un frisson violent parcourait ses membres. Une expression de frayeur secrète, une altération de son visage qui ne présageait rien de bon, firent craindre à madame Damhout que son mari ne fût atteint d'une grave et dangereuse maladie. Elle comprima ses larmes pour ne pas l'inquiéter, l'obligea à aller se coucher et lui prépara de la tisane, en le consolant par l'espoir d'une guérison rapide.

Mais l'état d'Adrien Damhout empirait à chaque instant ; il avait un grand mal de tête, toussait avec un bruit sourd et se plaignait d'un violent point de côté.

La femme, inquiète, ne savait que faire ; elle n'osait pas laisser son mari seul, et cependant il fallait en toute hâte chercher le médecin. En allant et venant, elle dit tout bas à sa petite fille d'aller appeler madame Wildenslag. Lorsque, quelques instants après, elle entendit ouvrir la porte, elle descendit l'escalier, raconta à sa voisine que son mari était rentré malade et la pria de veiller auprès de son lit jusqu'à ce qu'elle eût prévenu le médecin.

Par bonheur, madame Damhout trouva le docteur chez lui et prêt à sortir ; elle n'eut pas besoin de le prier pour le décider à venir promptement. Il jugea, d'après ses explications, qu'il s'agissait probablement d'une pleurésie aiguë, maladie souvent mortelle lorsqu'on ne la combat pas immédiatement.

Son pressentiment était fondé ; arrivé auprès du malade, il reconnut une inflammation de la plèvre, et, en conséquence, son premier soin fut d'ouvrir une veine du malade, et de lui tirer du sang en si grande quantité qu'il tomba en défaillance.

A la vue du sang de son mari, madame Damhout ne put retenir sa douleur ; elle fondit en larmes et continua à pleurer en se cachant la figure dans les mains, pendant que madame Wildenslag aidait le docteur dans son ministère.

Lorsque le médecin vit que le malade revenait à lui, il écrivit une ordonnance et dit :

— Qu'on aille chercher cela chez le pharmacien, et qu'on lui en donne toutes les heures une cuiller à café. Il ne faut pas vous désespérer ainsi, femme, la maladie est grave lorsqu'on ne la prend pas à temps ;

Wildenslag. Sans doute on murmure et on gronde et en ce moment contre moi, parce que suis sortie ; mais, pour vous rendre service, j'en supporterai bien d'autres. Vous ne pouvez pas demeurer ainsi seule ; je vous enverrai quelqu'un qui vous sera peut-être plus utile qu'une servante à gages.

Madame Damhout, restée seule, écouta, le cœur palpitant, au bas de l'escalier, et monta même jusqu'à l'étage pour apaiser son inquiétude. Elle entendit respirer son mari, fit à dessein quelque bruit ; mais le malade ne remuait pas et paraissait dormir.

Cela lui donna un peu de courage ; elle redescendit, s'assit sur une chaise, joignit les mains, et commença à prier en levant les mains au ciel.

Godelive entra dans la chambre, tenant à la main une petite bouteille qu'elle posa sur la table ; puis elle s'approcha de madame Damhout, l'embrassa affectueusement et se mit à pleurer en silence sur sa poitrine.

La tendre compassion de la petite fille arracha de nouvelles larmes à madame Damhout ; mais, après s'être apitoyée pendant quelques instants sur le malheur de son mari, elle devint maîtresse d'elle-même et demanda :

— Godelive, tu ne vas donc pas à ton atelier, puisque tu es allée chercher la bouteille ?

— Ma mère y est allée ; elle est venue à notre magasin et a causé avec mademoiselle. Je puis rester à la maison aussi longtemps que je voudrai, fût-ce pendant plus d'une semaine.

— Pourquoi rester à la maison ! murmura madame Damhout, qui commençait à soupçonner la vérité.

— Vous êtes si seule ! pour vous aider à soigner maître Damhout, et pour faire vos commissions.

— Non, non, mon enfant ; c'est trop de bonté à toutes deux : je ferai rester Bavon à la maison. Tu ne peux pas interrompre ton apprentissage ; cela pourrait te faire du tort.

La jeune fille joignit les mains en suppliant et dit :

— Vous avez toujours été si bonne et si affectueuse pour moi ! C'est à vous que je dois d'avoir pu apprendre à lire. Je vous en prie, ne refusez pas mes petits services. Ma

NEW YORK
LIFE

Cie. d'Assurance sur la Vie

Capitaux placés — \$105,000,000.00

Actif en Canada — \$ 2,011,235.93

Revenu total \$ 29,163,266.24

Payé aux porteurs de polices et à leurs ayants-droit 129,344,058.87

Nouvelles Assurances souscrites 151,119,088.00

Assurances en vigueur . . 495,601,970.00

MICHAUD, HUDON & DALY,

Agents généraux pour le département français.

BUREAU PRINCIPAL :

Bâtisse "NEW YORK LIFE,"

MONTREAL

DAVID BURKE,

Directeur général pour le Canada.

N. B. — Des personnes de tact et d'énergie peuvent se créer une position lucrative, comme agents, en s'adressant à MM MICHAUD, HUDON & DALY.

5 juillet 1890—1a

T T T

—: o :—

E X T R A O R D I N A I R E

Un Harmonium valant \$75.00 peut

être gagné en achetant une livre

de THÉ au magasin de